

## Les choses de la vie



L. MÉTHÉ

## Vacances en famille

C'était à la fin de l'été 2002. L'oncle Claude, à qui la bonne fortune avait souri, avait décidé de louer une grande maison à Wells, dans l'État du Maine, pour faire la fête et prolonger l'été. Une belle folie de vieillesse. Le clan familial était convié à venir célébrer pendant quelques jours.

On ne refuse pas pareille invitation. Je n'ai pas hésité longtemps. Un peu tout de même. J'appartiens à cette génération qui n'a pas beaucoup développé l'esprit de famille. Pour plusieurs raisons probablement. D'abord, avec le temps les occasions de se réunir sont peu fréquentes : on ne se marie plus tellement, les naissances et les baptêmes sont rarissimes. Et puis, la famille est dispersée, tout le monde est pris par le travail, les obligations, un horaire impossible à gérer. Rien de bien original. La vie, la vie quoi !

Mais il y a aussi d'autres raisons, plus profondes. Les sociologues vous diront que ma génération a abandonné la famille et ses rituels pour mettre toutes ses énergies à édifier le culte du moi. Je n'en suis pas si sûr. En fait, je pense plutôt que la famille a toujours évoqué chez mes congénères des sentiments confus, contradictoires. D'un côté, nous avons l'âge de nous rappeler la famille-institution, normée, engoncée, prisonnière d'elle-même et du qu'en-dira-t-on. De l'autre, nous gardons en mémoire la famille-refuge, le cocon douillet, son confort, ses certitudes. La famille était pour nous un « droit acquis », pour employer une expression syndicale. Enfant, personne d'entre nous ne se demandait si ses parents allaient divorcer, ce qui allait advenir de lui, où il allait habiter...

La famille, forteresse ou refuge ? Aujourd'hui, notre mémoire hésite encore et nos souvenirs sont ballottés de l'un à l'autre. Plus tard, nous avons bien essayé de faire les choses autrement, de « définir de nouveaux modèles familiaux », comme disent encore les sociologues, mais, bon, il n'y a pas de quoi pavoiser.

Ce matin-là, lorsque j'ai reçu l'invitation, j'ai vite laissé de côté mes hésitations générationnelles. Je n'avais qu'une envie : faire la fête, retrouver les miens, me fondre dans le clan familial. J'ai donc répondu à l'invitation sur-le-champ, en même temps que... 18 autres frères et sœurs, neveux et nièces, cousins et cousines, oncles et tantes. Évidemment, nous étions trop nombreux pour loger tous en même temps à la même enseigne. La maison avait beau être grande – l'invitation était accompagnée d'une description pompeuse digne des grandes maisons de courtage immobilier : trois étages, six chambres, une enfilade de pièces avec des divans-lits partout, un solarium avec, en prime, un grand parterre de sable blanc et un océan en façade –, elle ne pouvait contenir tout le monde. Il a donc fallu plus tard établir un horaire. Comme c'est mon métier de planifier, je fus chargé de l'opération.

Attention ! La planification est une chose, la planification familiale en est une autre, éminemment plus complexe. Et risquée. J'en ai vite saisi toutes les subtilités. Il fallait d'abord s'assurer que tous aient l'occasion au moins de se croiser, voire de passer quelques heures ensemble. Ensuite tenir compte des connivences (« Je veux absolument être là en même temps que Véronique »), des petites acrimonies (« Tante Gertrude, elle cause comme une pie... »), des grands froids (« Ces deux-là ne se parlent



J.-M. VILLENEUVE

L. MÉTHÉ

pas depuis des siècles »). L'opération a plusieurs fois failli avorter. Il a fallu user de prodiges de diplomatie. Pourtant, à la fin, tout s'est tassé miraculeusement, par enchantement, comme il arrive souvent avec les histoires de famille.

C'est comme ça que je me suis retrouvé à la mi-septembre au bord de l'Atlantique, dans une grande maison tout américaine transformée en auberge espagnole par une horde de Québécois heureux comme des Italiens en vacances.

Les retrouvailles ont été chaleureuses, animées et bruyantes. Puis, tout le monde s'est trouvé une tâche et, tout naturellement, l'anarchie de l'arrivée s'est muée en un étrange ballet au sein duquel chacun a pu trouver aisément sa place. Magie du bord de mer.

Le premier soir, j'ai préparé une tonne de haricots avec ma cousine Suzanne – tout le portrait de ma fille – que je n'avais pas revue depuis des siècles. Le deuxième, j'ai fait griller une montagne de hamburgers – aux proportions américaines bien entendu – avec l'oncle Paul. Le lendemain matin, j'ai cueilli des « totillages » avec Raphaël, mon neveu de trois ans, un futur grand patron d'entreprise à n'en pas douter. Un peu plus tard, j'ai été mobilisé pour ériger un énorme « sateau » de sable par la petite Jeanne, qui menait le jeu comme une capitaine de la marine.

Durant trois jours, je me suis ainsi fondu dans le grand tout familial. Avec le plus grand bonheur. Et quand le groupe se faisait trop prégnant, j'allais me perdre sur la plage pour faire des choses aussi essentielles que prendre des grains de sable dans mes mains, les regarder un instant scintiller au soleil, puis les laisser glisser entre mes doigts comme de petites billes.

Notre séjour dans le Maine s'est déroulé sans anicroche. Seulement des connivences, de grands éclats de rire, des anecdotes, des histoires à dormir debout pour tout étranger, mais passionnantes pour le clan, même si nous les avons déjà entendues une bonne dizaine de fois. C'est peut-être ça l'esprit de famille : un amalgame de petits riens qui, mis ensemble, gardent bien vivantes vos racines.

Hervé Anctil